

## UN AMÉRICAIN À MOSCOU

*En hommage à William D. Haywood (1869-1928), aux I.W.W. et au Parti communiste des États-Unis.*

*Roger Martin*

WILLIAM D. HAYWOOD

ВИЛЬЯМ Д. ХЕЙВУД

18  $\frac{4}{11}$  69 - 19  $\frac{18}{V}$  28

## UN AMÉRICAIN A MOSCOU...

Officiellement je travaillais dans l'Idaho pour le Clarion sous mon vrai nom, John B. Chapple. Officieusement je faisais partie d'une équipe de journalistes qui écrivaient sous pseudonyme brochures et pamphlets du CPUSA<sup>1</sup>. Aussi, lorsque je reçus une convocation à me rendre au siège des International Publishers à New-York, je crus qu'on allait me solliciter pour une publication du Parti. Pourtant, ce n'était pas un des responsables de la maison d'édition qui m'attendait ce mercredi pluvieux de février 1927 mais « *l'homme le plus arrêté des États-Unis* » en personne, Charles Ruthenberg<sup>2</sup>, notre secrétaire général. Son accueil chaleureux, ses compliments concernant mon travail eurent tôt fait de dissiper l'inquiétude irraisonnée mais bien réelle qui s'était emparée de moi en franchissant la porte du bureau et en reconnaissant l'homme robuste, au regard clair, qui me fixait, une main posée sur une lettre.

Ruthenberg ne tergiversa pas.

- Voici une lettre de Patterson. Big Bill va mal. Il a entrepris d'écrire ses Mémoires. Le Parti a décidé de lui déléguer un camarade de confiance pour lui donner un coup de main. En plus, tu as une solide connaissance du russe...

William Patterson était un jeune juriste noir envoyé à Moscou pour suivre une formation à l'Université communiste des Travailleurs de l'Est avec Otto et Haywood Hall, noirs eux-aussi. Quant à Big Bill, qui pouvait ignorer le surnom de William Dudley Haywood, le prestigieux dirigeant des I.W.W.<sup>3</sup>, l'homme des grèves de Lawrence, de Paterson, le compagnon de Joe Hill et de Frank Little ?

---

1 CPUSA: Parti communiste des États-Unis.

2 Charles Emil Ruthenberg (1882-1927). Secrétaire national du Parti des Travailleurs, vitrine légale du Parti communiste, à partir de 1922.

3 Industrial Workers of the World. Syndicat révolutionnaire créé en 1905, qui compta jusqu'à 100 000 membres, mena des combats très rudes et fut l'objet d'une répression abominable.

Étais-je bien digne de cet honneur ? Big Bill ne me connaissait pas et ma connaissance du Russe se résumait à un bagage léger qui remontait à mon enfance, mes grands-parents ayant fui les pogromes tsaristes... Cependant, je ne perdis pas de temps à jouer les modestes. Ruthenberg n'était pas le genre de type à qui jouer la sérénade. Déjà, une exaltation incroyable me parcourait. Je connaissais bien mon pays mais je n'avais jamais mis un pied à l'étranger et la célèbre adresse de Lincoln Steffens<sup>4</sup> de retour d'Union Soviétique résonnait en moi : « *Je viens de voir le Futur, et ça marche !* ».

Ruthenberg me donna l'accolade et je le quittai sur un nuage. On me contacterait bientôt, les problèmes d'intendance réglés. Sur place, je serai contacté par Louis Engdahl, le délégué du Parti à Moscou.

À mon immense déception, on ne me donna plus de nouvelles. Quelques jours après notre rencontre, Charles Ruthenberg était mort. À 45 ans, surmené par la lutte, les procès et la prison, une péritonite consécutive à une ablation de l'appendice l'avait emporté. Non sans d'épineuses controverses, Jay Lovestone<sup>5</sup> avait pris la tête du parti.

Courant novembre, un coup de fil de New-York m'enjoignit de me tenir prêt. Les cendres de Ruthenberg allaient quitter les États-Unis pour être déposées dans une niche contre le mur du Kremlin, à côté de celle de John Reed et c'est moi qui les transporterai.

Peu après mon arrivée à Moscou, je tins la promesse que j'avais faite à Ruthenberg. Big Bill vivait à l'hôtel Lux, qui accueillait les étrangers de passage mais dont il était résident permanent. Il pleuvait ce jour-là, lorsque j'arrivai sur place. Je présentai mon passeport au gardien qui m'indiqua son appartement, grimpai un escalier où flottaient odeurs de cire et de tabac. La porte de

---

4 Lincoln Steffens (1866-1936). Journaliste d'investigation célèbre pour ses attaques contre la corruption gouvernementale et la tyrannie patronale. Malgré certaines désillusions, défendit la Révolution d'Octobre et ses acquis.

5 Jay Lovestone (1897-1990). Secrétaire national du Parti communiste, puis dissident. Rejoignit ensuite l'AFL (Fédération américaine des Travailleurs) et la CIA, travaillant pour elle à la création de syndicats réformistes (et anticommunistes) en Europe !

l'appartement était ouverte et un type, trop petit pour être Haywood, fumait, adossé au chambranle. Une femme menue, aux yeux d'un bleu délavé, s'avança et me fit signe de la suivre. Dans le salon était vautré un colosse avachi, épaules tombantes, ventre proéminent, qui faisait tourner entre ses mains énormes un verre vide. Je me présentai et le visage de Haywood se fendit aussitôt d'un sourire qui le transfigura. Il hurla « Ted ! Ted ! Ramène-toi ! » et le fumeur nous rejoignit. Haywood tenta de s'extirper de son fauteuil mais ses jambes se dérobaient. La petite femme passa un bras autour de ses épaules, parvint à le mettre sur pied. Un regard du dénommé Ted m'avait dissuadé de l'aider.

Elle versa un fond de vodka dans trois verres, qu'elle nous tendit. Haywood leva le sien et porta un toast.

- Aux Wobblies<sup>6</sup>! Au Parti communiste ! À Joe Hill et à Frank Little ! Et à Tatiana !

Après quoi, il entonna La Marseillaise<sup>7</sup> avant de vider son verre, puis reprit :

- Allez, tous ensemble, *Solidarity for ever* !

Nous étions là, presque au garde à vous, ridicules peut-être, à l'autre bout du monde, à brailler l'hymne des Wobblies. Mais au fur et à mesure que, de sa voix caverneuse, Haywood attaquait strophe après strophe de ce chant qui avait accompagné les innombrables combats de sa vie, sans jamais marquer la moindre hésitation, je croyais voir la pièce rétrécir, ses épaules et son dos se redresser, ses jambes recouvrer leur puissance, son œil gauche étinceler, les traits de son visage, tout à l'heure empâtés, retrouver vigueur et fermeté et je ressentais une émotion qui me vrillait tout le corps.

*In our hands is placed a power greater than their hoarded gold,  
Greater than the might of armies, magnified a thousand-fold.*

---

6 Wobblies : surnom, à l'origine très controversée, donné aux militants des IWW.

7 La Marseillaise était un des chants préférés des syndicalistes des I.W.W.

*We can bring to birth a new world from the ashes of the old,  
For the Union makes us strong<sup>8</sup>.*

Le dernier vers de la dernière strophe achevé, Haywood se tassa soudain. Il se laissa choir dans son fauteuil, sourit tristement et resta silencieux un long moment avant de rompre un silence insupportable.

*Nous allons faire naître un monde nouveau sur les cendres de l'ancien...*

J'avais la gorge prise dans un étau. Ted me fit un signe et je pris congé, promettant à Haywood d'être bientôt de retour.

Ted m'avait accompagné. Je lui proposai de partager un repas dans la pension de famille où je m'étais établi sur la recommandation d'Engdahl.

Comme tous les travailleurs américains, Ted connaissait Big Bill de réputation avant de le rencontrer. Ses écrits circulaient partout où on luttait. La presse révolutionnaire les diffusait, les journaux du Capital le stigmatisaient, appelaient à déporter, voire à fusiller l'Agitateur, l'Assassin responsable de la mort d'honnêtes policiers et d'« agents privés », un euphémisme pour désigner les tueurs du patronat...

J'avais posé mon bloc et deux crayons à côté de mon assiette et n'ouvrais la bouche que pour demander à Ted une explication, une précision, une identité.

De temps à autre, ses yeux s'illuminaient à l'évocation d'un souvenir ou d'une anecdote. Il se souciait peu de chronologie. Il me livrait pêle-mêle des fragments hauts-en-couleur d'une existence singulière. Un père mineur décédé alors que B.B. n'avait que 3 ans, B.B. se blessant en taillant une fronde au couteau et perdant son œil droit faute de soins appropriés. B.B. à neuf ans dans une mine du Nevada. B.B. cow-boy, son

---

<sup>8</sup> *Dans nos mains se trouve un pouvoir plus fort que celui de leurs montagnes d'or  
Plus fort que celui des armées, mille fois amplifié,  
Nous pouvons faire naître un monde nouveau sur les cendres de l'ancien  
Car le syndicat nous rend forts.*

mariage, la maladie de sa femme, la mine de nouveau, à Silver City, son engagement dans La Fédération des Mineurs de l'Ouest, les grèves, où sa présence massive, son mètre quatre-vingt et ses 110 kilos de muscles, son stetson et son œil de verre impressionnaient les agents des milices patronales ; le Parti socialiste américain, La Fédération américaine du Travail, qu'il quitterait tous deux pour cofonder les I.W.W<sup>9</sup>, un syndicat de classe ouvert à tous, sans distinction de race, de nationalité ou de sexe et dont le but était l'abolition du capitalisme. Le formidable essor du syndicat, la contre-offensive du patronat. Provocations, amendes, condamnations, procès, prison. Début 1906, on l'avait accusé de l'assassinat de l'ex-gouverneur de l'Idaho. Une condamnation à mort requise, un procès qui s'éternise et l'acquittement après la démonstration que le Pinkerton James Mac Parland, responsable de la pendaison de 9 mineurs en Pennsylvanie, a payé un indicateur pour poser la bombe et accuser Big Bill et deux autres Wobblies...

Ted s'enflammait, mélangeait allègrement hommes, faits et dates... Upton Sinclair à la rescousse, Jack London publiant à Chicago le 4 novembre 1906 un article retentissant, *Quelque chose de pourri dans l'Idaho*. Ted avait hoché la tête gravement, comme s'il avait soudain repensé à quelque chose de capital :

- Big Bill ne s'est jamais séparé de cet article.

Ted me narrait les exploits d'Haywood comme Homère ceux d'Ulysse. Ses affrontements physiques avec les flics et les miliciens, ses poings assommant jaunes et indics, ses charges de taureau contre des Pinkies armés jusqu'aux dents, mais aussi l'habileté de la stratégie que les IWW déployaient sous son impulsion. Comment il avait gagné l'opinion publique à la défense des ouvriers du textile lors de la grève gigantesque de Lawrence dans le Massachussetts en 1912, lorsque plus de 20 000 grévistes avaient affronté propriétaires, Pinkertons et polices privées. Les dirigeants locaux des I.W.W. arrêtés, la loi

---

<sup>9</sup> Industrial Workers of the World. Syndicat de lutte de classes créé en 1905, qui compta jusqu'à 100 000 membres, mena des combats très rudes et fut l'objet d'une répression abominable.

martiale proclamée, la grève menacée, les grévistes affamés et épuisés, Big Bill avait fait appel à la solidarité du pays et des dizaines de gosses avaient été envoyés chez des sympathisants. Lorsque la police avait tenté d'empêcher un nouveau départ en chargeant parents et enfants, l'opinion publique avait pris fait et cause pour les grévistes. Le 12 mars, les patrons cédaient, les revendications acceptées, le 26 les deux syndicalistes poursuivis étaient acquittés.

Ted avait les larmes aux yeux. C'est à cette époque qu'il avait rencontré Haywood, alors qu'il était lui-même gréviste. Je voyais bien que ce trop-plein de souvenirs déversé en un flot intarissable témoignait de la détresse d'un militant que sa situation présente ne satisfaisait pas. Et, il était clair que Big Bill Haywood n'était guère en meilleure forme...

Il était une heure avancée de la nuit lorsque Ted s'était interrompu. Nous avions pas mal bu. Je lui promis que nous nous verrions régulièrement, mais il insistait pour que je ne néglige pas Big Bill, usé, sujet à un diabète qui lui valait des crises de plus en plus rapprochées. Tatiana était dévouée, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le soigner. Mais elle ne parlait pas anglais, Big Bill baragouinait à peine quelques mots de russe et ils ne communiquaient guère que par signes.

Je revis Big Bill à deux ou trois reprises. Il ne se plaignait jamais, mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir qu'il avait le mal du pays. Entre de pesantes périodes de silence, il me délivrait quelques informations, se mettant rarement en scène, préférant évoquer ses amis disparus. Et d'abord Frank Little, que les nervis de l'Anaconda Company avaient assassiné. Le 1<sup>er</sup> août 1917, à Butte dans le Montana, six hommes masqués l'avaient enlevé, attaché en sous-vêtements au pare-chocs arrière d'une voiture. On l'avait retrouvé, crâne fracassé à coups de crosse, pendu à une traverse de chemin de fer sous un pont. Sur son cadavre, une feuille. « *Premier et dernier avertissement : 3-7-77<sup>10</sup>* ».

---

10 3-7-77. Les « Vigilants » du Montana, au nombre de 77, étaient tous francs-maçons, les réunions se tenaient sous la direction de 3 officiers, le quorum devait être de 7.



Big Bill en tremblait encore. Quelques secondes plus tard, il riait en me racontant comment Frank avait été arrêté et incarcéré 30 jours à Spokane pour « sédition ». Dressé sur une caisse à savon, il s'était contenté de lire ... la Déclaration d'Indépendance !

Quand j'avais évoqué London, Bill s'était levé péniblement et, après avoir fourragé longuement dans une vieille boîte de ses doigts que le diabète avait rendus gonflés et gourds, il en avait sorti le précieux article et une feuille jaunie. Le télégramme que lui avait adressé Joe Hill le 18 novembre 1915, un jour à peine avant de passer devant un peloton d'exécution.

*« Adieu, Bill : Je meurs en vrai rebelle. Ne perdez pas de temps à me pleurer, organisez-vous ! Il y a une centaine de miles d'ici au Wyoming. Débrouillez-vous d'emporter mon corps jusqu'à la frontière pour l'incinérer ! Je ne veux pas être retrouvé mort dans l'Utah.*

*Joe Hill »*

Haywood avait répondu aussitôt par télégramme : *« Adieu, Joe. Tu vivras longtemps dans le cœur de la classe ouvrière. Tes chansons les appelant à se syndiquer seront chantées partout où les ouvriers se battent ».*

Haywood s'était mis à pleurer. Je savais le combat acharné qu'il avait mené avec les Wobblies pour tenter de sauver Joe. Je savais aussi quels liens puissants unissaient les deux hommes. Pourtant, à cet instant, j'avais compris que Big Bill enviait son vieux camarade d'être mort pour la cause.

À ma visite suivante, je l'avais trouvé plus affaibli encore. Pourtant, pour la première fois, il évoqua son séjour en Russie. Accusé d'espionnage, il avait été incarcéré début septembre 1918 et n'était ressorti, après versement d'une caution, qu'en juillet de l'année suivante. Le juge requérait 20 ans de prison contre lui. Il avait profité de sa liberté momentanée pour gagner la Russie. Accueilli chaleureusement par les bolcheviques et reçu par Lénine lui-même, son bonheur de se retrouver dans la

patrie du socialisme avait été terni par des rumeurs venues des États-Unis. La presse bourgeoise l'accusait d'avoir trahi ses co-accusés dont certains lui réclamaient l'argent dépensé pour sa caution. Le gouvernement russe avait alors annoncé qu'il rembourserait les sommes avancées. Et il avait tenu parole. C'est John Reed qui avait été chargé par Lénine de transporter les fonds en question. Mais on l'avait arrêté alors qu'il traversait la Finlande, dénoncé aux autorités par des agents britanniques. On l'avait jeté en prison, saisi argent et diamants confisqués aux tsaristes. Il n'avait été libéré qu'en juin 1920, expulsé en Russie, envoyé en mission par le Komintern à Bakou où il avait contracté le typhus qui l'emporterait en octobre.

Le nom de Lénine ayant été prononcé, j'interrogeai Big Bill sur leurs rapports. Malgré son élocution embarrassée, il se lança dans un éloge vibrant. Il avait souvent rencontré Lénine, que passionnait son expérience de mineur. En novembre 1921, les deux hommes avaient signé une convention stipulant qu'Haywood allait aider au développement d'une colonie industrielle dans le bassin du Kouznetsk, au sud de la Sibérie occidentale. Depuis longtemps, on extrayait là du charbon, mais il en fallait davantage et on avait besoin de fer aussi. Haywood avait élaboré un projet avec des spécialistes russes, puis avait réussi à faire venir des mineurs américains, des I.W.W. bien sûr. Mais, en mai 1922, Lénine avait subi une première attaque, suivie d'une seconde en décembre. De son côté, Haywood supportait mal le climat sibérien. En mars 1923, Lénine, frappé une troisième fois, fut écarté du pouvoir. Privé de son soutien, Haywood abandonna toute implication dans l'aventure du Kouzbass et les luttes intestines au sein de la direction soviétique le reléguèrent au second plan, invité estimé mais inutile. D'ailleurs, me confia-t-il en baissant la voix, il ne s'était jamais fait aux mentalités de ses hôtes.

*« Chez nous, on savait comment s'y prendre avec les tauliers, les flics, les Pinkertons, les jaunes et toute cette engeance, mais ici, on palabre sans fin pour tout et pour rien. J'ai pas l'habitude... »*

J'avais souri, me remémorant certaines formules qui avaient contribué à le rendre célèbre : « *Je n'ai pas lu le Capital de Marx, mais je porte sur moi les marques du Capital* », ou cette autre, plus profonde sans doute qu'il ne le pensait : « *Si un type empoche 1 dollar qu'il n'a pas gagné par son travail, un autre a travaillé pour 1 dollar qu'il n'a pas eu* ».

La dernière fois que je l'ai revu, Haywood était au bout du rouleau. Son diabète et ses problèmes artériels s'aggravaient. Peu de jours auparavant, il avait reçu la visite de Théodore Dreiser. Le grand écrivain lui avait promis de lire le manuscrit des Mémoires qu'il espérait terminer avant de mourir. Mais il ne l'avait pas fait. Haywood m'avait montré le manuscrit, couvert de ratures, retrouvant un faible sourire pour me dire que des traductions russe, française et allemande étaient prévues...

Avant que je le quitte, il m'avait saisi par un bras. Les yeux mi-clos, il avait murmuré : « *Quand je serai mort, emporte la moitié de mes cendres à Chicago, au pays des I.W.W.* ».

C'était le 11 février 1928...

Engdahl m'avait entraîné dans un périple compliqué à travers le pays qui dura plus que prévu et nous ne fûmes de retour à Moscou que le 16 mai. Le 18, sur le coup de midi, alors que je me mettais en route pour l'Hôtel Lux, un milicien arriva en moto et nous annonça que le camarade William Haywood était mort. Je maudis le voyage qui s'était éternisé, je me maudis moi-même, puis je fis part à Engdahl des volontés de Big Bill.

Le surlendemain, comme c'avait été le cas pour John Reed et Charles Ruthenberg, se déroula une cérémonie grandiose. Il faisait beau, le ciel de Moscou était tiède et clair, et plus de 10 000 personnes assistaient à l'hommage. Des forêts de drapeaux rouges, une garde d'honneur de soldats et d'officiers déployée le long du mur du Kremlin, des délégations de travailleurs des grandes usines de la ville. Une harmonie alternait *L'Internationale* et *Solidarity For Ever*. Un officiel prit la parole pour rappeler qui était cet Américain qui avait mérité que ces cendres fussent répandues au pied du mur, on accrocha des bouquets rouges sous la plaque apposée au petit

matin près de celles de John Reed et de Charles Ruthenberg, très sobre sur le mur de briques rouges. Je m'arrêtai pour la contempler. Le nom de Big Bill y avait été gravé en anglais. Juste en dessous, il figurait en caractères cyrilliques. Ses dates de naissance et de mort ornaient les coins inférieurs. Entre le 18 et le 69, on lisait un petit 4 sur un 9, entre le 19 et le 28, un 18 sur un 5. Engdahl me fit signe, un officiel me tendait une urne minuscule avec le restant des cendres...

En septembre 1928, je débarquai à New York. Trois jours plus tard, accompagné de trois dirigeants d'un Parti en proie aux convulsions que n'avaient pas manqué de créer les règlements de comptes idéologiques et personnels qui agitaient l'Internationale communiste, et d'une délégation de Wobblies de la ville, nous nous rendîmes à Forest Park, dans le Comté de Cook, un peu à l'extérieur de Chicago, où s'étendait le Waldheim Cemetery. Un monument érigé en 1893 y célébrait les martyrs de Haymarket, pendus le 11 novembre 1887. Nous répandîmes autour de lui, en silence, les cendres de Big Bill Haywood.

En repartant, je me retournai. Personne n'entendit ce que je murmurai: « *De retour au pays, Big Bill !* ».

Roger MARTIN

*Dernier ouvrage paru : Les Docks assassinés (Éd. de l'Atelier 2016)*

*À paraître : **Le Rêve brisé**, Martin Luther King assassiné (Éd. de Borée, mars 2018)*